

# Que peuvent scientifiques et philosophes les uns pour les autres ?

ANNE-FRANÇOISE SCHMID

*Ce texte est un commentaire de l'entretien avec Isabelle Stengers « Discipline et interdiscipline : la philosophe de l'écologie des pratiques interrogée » publié dans les numéros 3 et 4 (2000) respectivement pp. 51-58 et pp. 57-63.*

*Il s'agit d'une réflexion sur le difficile dialogue entre Nicole Mathieu, de NSS, et la philosophe, qui tente de retourner de façon positive un vieux problème, celui des relations entre scientifiques et philosophes et d'en donner une interprétation prospective.*

ANNE-FRANÇOISE SCHMID

Philosophe

Maître de conférences  
d'épistémologie  
à l'Insa de Lyon,  
déléguée au CNRS,  
95, rue des Maraîchers,  
75020 Paris

[afschmid@noos.com](mailto:afschmid@noos.com)

## Relations entre philosophe et scientifique : les traits généraux d'un vieux problème

Lorsque l'on met un philosophe et un scientifique ensemble, il y a « problème », on le sait. On peut le décrire à grands traits dans la généralité, mais non pas en déterminer dans les détails les données de façon à lui trouver une solution, comme on sait le faire en science.

Les grands traits de ce problème se résument en une dissymétrie, partiellement imaginaire, qui se répète toujours :

- Le scientifique est du côté des « faits », il dispose de « connaissances », sait collecter et analyser les « données » de façon à pouvoir produire des résultats ;
- Le philosophe a une pensée plus qu'il n'a de connaissances, une conscience plus qu'il n'a de résultats.

Comme cette image se joue sur des extrêmes, elle est très vite travestie en jugements négatifs auxquels tant de faits semblent donner raison : le scientifique pratique sa science sans conscience éthique, le philosophe est inutile et sans compétence spéciale. Ce déséquilibre dans les relations peut être source d'une sorte d'« amertume dans la théorie », qui est un obstacle à l'invention d'une situation nouvelle. Toute tentative de rapprochement relance alors les préjugés et le mutuel rejet.

## Pourquoi n'a-t-on pas trouvé de solution ?

Nous l'avons dit, le problème posé par la relation entre scientifique et philosophe ne peut être décrit dans toute sa précision. Or il n'y a de solution qu'à un problème bien défini. Il importe donc de trouver en quoi ce problème échappe à une description détaillée.

Le nœud tient à ceci : que nous soyons philosophes ou scientifiques, nous avons tous une vue du monde qui résulte de généralisations à partir de notre « vécu » de scientifique ou de philosophe. Sans ces généralisations, il n'est pas possible de s'orienter dans l'action et la pensée, même si elles n'apparaissent pas dans les limites strictes du travail professionnel. En revanche, lorsque nous parlons « de » science ou « de » philosophie, nous les voyons l'une et l'autre à travers un faisceau de généralisations diverses et contradictoires que nous ne maîtrisons pas. Les généralisations philosophiques sur la science sont aussi bien l'œuvre du philosophe que du scientifique, et il n'est plus possible de distinguer la science hors de ces généralisations. On ne peut pas non plus savoir exactement où commence la généralisation scientifique, où finit celle du philosophe, et inversement. On ne peut alors que se disputer sur la « vraie » ou « authentique » image de la science. Et il en est de même de la philosophie : on ne peut la dégager objectivement des généralisations qu'en produisant à la fois les scientifiques et les philosophes. Nous savons qu'il y a de la science et de la philosophie, mais tout ce que nous pouvons dire à leur propos, même juste, est souvent contradictoire et toujours sujet à discussion. Bref, sur ce dont nous parlons ensemble, nous ne pouvons jamais déterminer les limites exactement. C'est ainsi qu'on sait qu'il y a problème (« pouvons-nous trouver un langage commun ? ») mais qu'il ne peut jamais être saisi complètement, parce que nous sommes toujours à la fois juge et partie dans sa constitution.

## Peut-on se passer de philosophie spontanée ?

Le caractère difficile de cette relation a souvent été attribué aux scientifiques. En effet, ils parlent de philosophie sans en avoir pour la plupart jamais suivi la formation ; ils mélangent alors des fragments de

philosophie attrapés ici et là à leur vue du monde. Les philosophes ont difficilement cette possibilité : comment parler des sciences sans en avoir aucune connaissance ? Toute la pratique scientifique suppose non seulement des connaissances, mais des compétences précises, enfin du professionnalisme. Il n'y a plus de place pour les amateurs dans la géographie des sciences, et même la spontanéité du scientifique dans son propre domaine a des limites très strictes. Il paraît donc presque normal que le scientifique s'exprime en philosophie sans avoir aucune connaissance de la philosophie, alors que l'inverse est interdit au philosophe.

Ce contraste est justement l'une des formes du problème que nous avons tenté de décrire. Il suppose qu'il y a, selon une expression devenue célèbre, une « philosophie spontanée » du scientifique. Ce phénomène est maintenant largement admis : le scientifique généralise et extrapole des éléments de sa pratique sans pouvoir maîtriser l'exact moment où cette généralisation fait partie de sa science ou appartient à la conception générale qu'il a de celle-ci.

Mais il y a un aspect de ce problème qui est resté presque toujours dans l'ombre, parce qu'il semble paradoxal : c'est qu'il y a aussi une philosophie spontanée du philosophe. Le fait qu'il soit une sorte de spécialiste des généralités, de leur mécanique transcendante, ne le soustrait pas à la nécessité vitale et aux dangers des généralisations spontanées, qu'elles portent sur la « vie quotidienne » ou sur ces faisceaux d'idées générales qu'on appelle « science » ou « philosophie ».

On ne pourra pas modifier la nature de notre problème tant qu'on ne reconnaîtra pas également l'effectivité et le caractère inévitable de la philosophie spontanée des philosophes. Que cette reconnaissance ne fâche pas les philosophes : elle est l'un de leurs atouts dans la relation avec les scientifiques. En effet, si l'on admet que les uns et les autres pratiquent inévitablement de la « philosophie spontanée », c'est que l'un et l'autre pratiquent une discipline qui a sa forme d'objectivité. Il y a de l'objectivité philosophique, il y a de l'objectivité scientifique : faisons ce pari, qui est la forme positive du problème. Il n'y a pas à concéder la pensée plutôt à l'un, l'objectivité plutôt à l'autre, à soustraire la conscience aux uns, pour enlever la compétence aux autres. On peut admettre que le scientifique pense, et que le philosophe a des compétences. En revanche, si l'on refuse l'idée que le philosophe produit lui aussi de la philosophie spontanée, toutes ses généralisations dans le domaine de son travail professionnel seront en manque d'« objectivité ». Objecter que l'idée générale de « science », de « philosophie », d'« objectivité », de « philosophie spontanée » sont d'abord des concepts philosophiques plutôt que scientifiques n'y change rien. Nous pouvons, sans répéter le positivisme du XIX<sup>e</sup> siècle, traiter dans un premier temps la philosophie comme une discipline parmi les autres, et non comme une généralité qui aurait à survoler celles-ci.

Il nous faut comprendre maintenant l'invariant de ces multiples philosophies spontanées, qui sont le fait aussi bien des philosophes que des scientifiques.

## Des continuités entre « science » et « philosophie »

Malgré leur diversité et leurs aspects contradictoires, les philosophies spontanées, quelle que soit leur origine disciplinaire, ont toujours quelque chose de commun : elles posent une *continuité* entre la science et la philosophie. Elles font *comme si* l'on pouvait passer d'un concept ou d'une théorie scientifique à son interprétation philosophique. C'est là une hypothèse si générale qu'elle n'est presque jamais entrevue. La pratique de l'épistémologie elle-même sous-entend presque toujours que le discours philosophique ou épistémologique peut rendre compte de l'histoire ou de la pratique des sciences, comme s'il devait y avoir un recouvrement entre les concepts scientifiques et les concepts philosophiques. Dans le « problème » qui sépare et joint à la fois dans un dialogue difficile les philosophes et les scientifiques, c'est cette continuité qui est en jeu. Or, si ce n'est un jeu lui-même spéculaire lié à l'inévitable philosophie spontanée, rien ne nous dit que la pratique philosophique et la pratique scientifique aient quoique ce soit à voir l'une avec l'autre. Une rencontre entre scientifiques et philosophes est possible à la condition de prendre la mesure de cette hétérogénéité, non pas en cherchant à la minimiser.

Quoi qu'il en soit, la prise en compte de cette hétérogénéité est nécessaire. Si nous admettons cette double philosophie spontanée, nous n'avons aucun critère ni dans l'histoire, ni dans les pratiques, ni dans l'épistémologie pour identifier de façon pure, sans mélange ce qui serait « science » et ce qui serait « philosophie ». Il est probable que toutes les grandes modifications en sciences aient été accompagnées dès leurs débuts de conceptions philosophiques, sociales, éthiques. Ces mélanges, avec leurs philosophies spontanées, voilà ce qui nous est donné. Mais la grande classification régulatrice par domaines permettait d'éviter cette question ou de la mettre dans les marges.

## Sur la conjoncture actuelle

Certains en ont conclu que la science ne pouvait plus être distinguée de façon rigoureuse des autres pratiques sociales, et qu'elle était immergée en elles ; d'autres ont pensé, la plupart du temps en oubliant que c'est un très vieux thème, que l'on assistait à la mort de la philosophie devant l'émergence des sciences humaines. Ces réactions pensées systématiquement ensemble, sont le dernier avatar de l'épistémologie du XX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi ? parce que cette situation accompagne une modification dans la pratique générale des sciences : elle ne serait plus exclusivement organisée par domaines, portant sur l'observation de phénomènes idéaux, mais par problèmes complexes supposant la production de modèles locaux relevant de plusieurs domaines pour leur solution.

La confusion vient de ce qu'on admet assez généralement les mélanges au niveau « culturel », c'est-à-dire

concernant ce dans quoi sont plongées les pratiques professionnelles scientifiques et philosophiques. Mais on pense toujours celles-ci à l'aide des catégories qu'a élaborées l'épistémologie des grands domaines. Il y a un anachronisme qui fausse la situation. L'interdisciplinarité est presque toujours comprise comme un phénomène marginal alors que des démarches thématiques plutôt que disciplinaires prennent une ampleur nouvelle dans la science institutionnelle elle-même. Cette conjoncture ne fait que compliquer les relations entre philosophes et scientifiques, parce que le caractère interdisciplinaire implicite et encore non avoué de la recherche normale complique encore la philosophie spontanée des uns et des autres. Les problèmes de frontières que chacun vit avec d'autres disciplines est projeté dans l'image que l'on a de la philosophie plus qu'il n'est résolu pratiquement, et le contentieux devient plus lourd.

C'est peut-être ainsi qu'il faut interpréter l'interview publié précédemment. Une géographe, qui s'intéresse au premier chef aux questions philosophiques, vient interroger une philosophe, qui a elle-même fait des études de chimie. Tout semble être au mieux pour que l'entente se fasse. Et c'est la séparation brutale. La porte-parole de *NSS* le marque nettement à la fin en soulignant que toute collaboration est impossible. Que s'est-il passé ? Une simple répétition des problèmes les plus classiques ? partiellement, oui. Mais pas seulement. L'une et l'autre des partenaires ont réfléchi à la conjoncture actuelle, et voient dans l'interdisciplinarité des enjeux divergents. Suivons ces deux pistes d'interprétation sur des thèmes qu'offre l'interview.

### D'un thème classique : la question de l'objet

L'une des convictions qui rassemble les chercheurs dans la mouvance de *NSS* est qu'il existe des objets complexes au sens où aucune discipline à elle seule ne saurait en rendre compte. Une autre conviction est que ces objets ont affaire le plus souvent avec la recherche de terrain et la recherche-action. Lorsqu'ils parlent d'objets de recherche, ils peuvent tout aussi bien, comme Nicole Mathieu le fait, citer la prolifération des blattes. Il s'agit d'identifier un problème et d'intégrer les moyens disciplinaires divers nécessaires pour la description de cette prolifération. L'objet, c'est ce qui est identifié comme un problème relativement invariant en fonction de la collaboration disciplinaire et de la recherche de terrain. C'est *l'identité du problème* que l'on se donne, et c'est cela que l'on appelle « objet ».

Le scientifique offre cet objet au philosophe. Mais pour le philosophe, ce n'est pas un objet. Un objet, cela a presque toujours été une illusion, et dans l'image classique de l'opposition entre théorie et expérience, la notion d'objet a donné lieu à des faux problèmes. Et puis, ce sur quoi on travaille n'est pas nécessairement un objet, il y faut une constance à travers la diversité des problèmes ; ce concept n'est pas intéressant partout, il le serait actuellement dans

les sciences expérimentales. La notion d'objet, le philosophe s'en méfie, et il y a quelque naïveté à prendre pour « objet » l'étude de la prolifération des blattes...

Il n'est pas nécessaire de donner raison à la « naïveté » scientifique ou à la « critique » philosophique. Les deux ont leur raison. Le scientifique n'a pas à savoir toutes les illusions et les difficultés auxquelles ont donné lieu les représentations de l'objet. Cette distance « culturelle » ne l'aide en rien pour affirmer et reconnaître l'identité de son problème. Quant au philosophe, les listes ou les exemples d'objets de scientifiques dans leur diversité ne l'intéressent pas : il les transforme presque immédiatement dans une logique transcendantale où leur identité sera barrée au profit d'une mise entre contraires (théorie-expérience ; recherche de laboratoire-recherche de terrain,...) qui en fera ressortir les aspects contradictoires et inaboutis. Il n'y a alors plus d'entente possible – *même si les deux intervenants peuvent échanger leur place* : la philosophe, raisonner en chimiste, et la géographe, poser des questions réputées philosophiques.

Lorsqu'il y a dispute entre ces façons de penser et d'agir, c'est que l'on croit que l'« objet » dont parle le philosophe doit être quelque chose comme un « métalangage » pour l'objet scientifique ou une explication qui aurait à en rendre compte. Faisons l'hypothèse qu'il n'y a pas de rapports entre les objets de la science et le concept d'objet dont traite la philosophie. On admet bien qu'un « groupe » ou qu'une « représentation » sont des concepts différents pour le sociologue et le mathématicien. Par contre, dès que la philosophie est en jeu, on *croit* qu'il y a continuité, parce que le concept d'objet y devient lui-même objet. Pourquoi ne pas accepter cela comme une particularité de la méthode philosophique, où un objet ne reste jamais identique, mais se transforme avec la démarche ? La projection des concepts philosophiques sur les situations empiriques donne lieu autant à des illusions qu'à des exclusions. L'« application » de la philosophie à des situations empiriques a toujours affaire à de la philosophie spontanée.

### D'un problème contemporain : les frontières « disciplinaires »

Isabelle Stengers décrit très bien les différences de comportement entre le philosophe et le scientifique. Le premier fait des marges son centre : on sait d'une personne qu'elle est philosophe par le fait même qu'elle est exclue par les autres philosophes ; ce n'est pas là une simple question de rétorsion, mais un problème très essentiel de pensée des marges. Ce dernier demi-siècle, la connaissance des marges et de ses logiques s'est beaucoup enrichie et complexifiée dans la philosophie. Du savant, il est dit qu'il revient toujours à sa discipline, même si un problème thématique l'en a fait sortir quelques temps. Il s'identifie à sa discipline et ne recherche pas une logique de marges.

Tout cela est *institutionnellement* vrai et vérifié. Cette différence n'est pourtant pas une différence entre *disciplines*. C'est une vue anachronique du problème. Les relations entre la philosophie et les sciences engagent une différence beaucoup plus générale, qui ne spécifie pas des disciplines, mais détermine des *postures* face au réel. Le problème est faussé si la discipline est rendue responsable de différences de postures.

Elles le faussent, parce que ces postures, comme d'autres (esthétiques, éthiques, technologiques), peuvent cohabiter dans le même individu. Les disciplines existent évidemment, avec leur histoire, mais nous parlerions volontiers de disciplines-sans-frontières ou de frontières-sans-disciplines selon la perspective, voulant signifier par là que les spécificités des disciplines ne sont pas déterminées par les limites relatives à ses « semblables », mais par la façon d'identifier son objet, de le reconnaître, et de produire des méthodes pour sa description. Les méthodes de la discipline pourraient être alors transposables, sous des conditions précises, à d'autres objets. C'est le cas pour celles que l'on appelle « génériques ».

Isabelle Stengers propose un critère d'intérêt des recherches : qu'elles aient des effets ailleurs que dans leur domaine, là où l'on ne les attend pas. Nous ne pouvons qu'acquiescer, mais avec des nuances. La première est *qu'il importe de ne pas mesurer ces effets uniquement à l'aune des disciplines ou des institutions scientifiques*, mêmes si les unes et les autres ont su à la fois éviter et produire des malentendus systématiques. On retomberait alors dans une démarche disciplinaire classique, où l'on peut se féliciter *après-coup* des analogies et des conjonctions. La deuxième nuance porte sur la possibilité d'un tel critère : les effets d'un travail ou d'une œuvre existent presque toujours, mais la plupart du temps on ne les perçoit que « le soir tombé ». Ces effets ne sont généralement pas visibles, sauf s'ils sont portés par une idéologie ou une mode. On ne saurait donc invoquer des critères d'utilité, distinguant l'interdisciplinarité qui se réalise de celle, inutile, qui ne voit pas que le savant n'aime pas les marges. Le test d'utilité dans les rapports entre philo-

sophes et scientifiques est un symptôme de notre problème : celui qui se contente d'une réflexion philosophique est renvoyé à l'école des sciences, mais on fait du même coup la leçon au scientifique de s'être intéressé à une telle réflexion.

## Que peuvent scientifiques et philosophes les uns pour les autres ?

Renonçons au préjugé qui suppose que l'on *est* scientifique, mais qu'on *devient* philosophe, qui oblitère aussi l'interview. Ce devenir est aussi une continuité spontanée (elle s'en détache lorsqu'elle est développée systématiquement dans une pensée philosophique, comme chez Deleuze). Admettons que l'un et l'autre font œuvre différente en fonction de postures différentes et qu'il n'y a pas de recouvrement entre leurs concepts. On admet bien la correspondance entre Poincaré et Duchamp, comme la lettre de Cézanne à Felix Klein : cela ne fait pas de Poincaré et de Klein des peintres, ni de Duchamp et de Cézanne des mathématiciens. Cette simplicité est beaucoup plus difficile à admettre lorsqu'un philosophe et un savant entrent en contact. Ne provoquons pas la multiplicité des effets des œuvres, ni l'intensification des frontières, admettons-les tels quels. Si l'on admet cela sans le moralisme habituel (« vous devriez faire un peu de science avant de philosopher », « faites de la science avec conscience », etc.), alors pourrions-nous travailler ensemble, en particulier sur nos philosophies spontanées. Savoir de nos philosophies spontanées qu'elles sont spontanées, ouvre la possibilité de dégager les différences entre le savant et le philosophe indépendamment de la question des disciplines. Il ne s'agit pas seulement de voir ce que deviennent les effets de la diversité de nos œuvres dans celles des autres, mais d'admettre ces multiplicités telles quelles. Nous pourrions alors avoir ensemble un regard plus distancié et inventif dans notre propre culture.